



Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

JOURNEES DE RECHERCHE

**L'intégration/exclusion des minorités
à la lumière de l'interculturalité**

**2^e partie
Les Amériques**

6-7 novembre 2009



RESUMES

Michel PERRIN

Minorités ethniques, interculturalité et mondialisation. Le point de vue d'un ethnologue

Michel Perrin rappellera quelques points de vue sur des notions telles que multiculturalisme, primitivisme, occidentalisme, mondialisation et... interculturalité. Il évoquera ensuite son expérience avec des sociétés amérindiennes (Wayuu, Kuna, Huichol) pour alimenter une discussion sur les relations entre ethnicité, identité, culture et interculturalité. Cette dernière révélerait-elle enfin une « bonne distance » entre les cultures ? Mais ne peut-elle être que provisoire ?

Astrid TIREL

Le théâtre amérindien francophone du Québec

Comment le théâtre amérindien francophone du Québec peut-il exister en préservant ses spécificités identitaires tout en participant à l'élaboration d'un vivre ensemble satisfaisant pour l'ensemble de la communauté ? Tel est le défi que la troupe Ondinnok tente de relever, prise entre un multiculturalisme fédéral et un interculturalisme québécois aux politiques artistiques différentes, fondées sur des principes idéologiques distincts. C'est en nous attardant à l'analyse de la pièce Conte d'un indien urbain, que nous verrons la pratique théâtrale transcender les replis identitaires et confronter les assignations à identité suggérées par les institutions dominantes.

Sophie GEOFFROY

Les nouveaux colons Noirs en Afrique dans *The Journal of an African Cruiser* (1845) de Horatio Bridge et Nathaniel Hawthorne

Cette communication analyse l'équilibre instable et les rapports de force entre communautés, tribus africaines (p. ex. Bushmen vs Fishmen et Kroo), nouveaux colons, missionnaires et Blancs dans les pays d'Afrique de l'Ouest décrits dans un texte inédit : *The Journal of an African Cruiser*, journal de bord rédigé par Hawthorne à la demande de son ami Horatio Bridge à partir des lettres et des notes de celui-ci au cours de son expédition dans les colonies américaines d'Afrique.

S'y trouve évaluée (et comparée à la Sierra Leone, à Cuba et aux Antilles) « l'expérience du Libéria », alors colonie américaine mais revendiquant l'indépendance, peuplée d'Américains blancs et d'anciens esclaves libérés à condition qu'ils contribuent à la colonisation et à l'exploitation de ce territoire.

L'auteur est un témoin oculaire de la traite, interdite mais pratiquée clandestinement. Sa description s'accompagne d'une critique des pratiques hypocrites de l'Angleterre, prétendument anti-esclavagiste mais accusée de récupérer à son profit les esclaves libérés sur les négriers saisis. L'examen de la situation réelle des Noirs libres, et les opinions émises sont très proches de celles exprimées par Hawthorne (sous couvert d'un nom d'emprunt : « le Pacifiste ») dans « Chiefly about War Matters ». Par exemple, libres, seront-ils, sont-ils plus heureux qu'esclaves ? comment peuvent-ils être libres sans éducation ?

Ce récit de voyage (« comprising sketches of the Canaries, the Cape de Verds, Liberia, Madeira ») est remarquable par la quantité et la finesse d'observation de Bridge et Hawthorne : notations ethnologiques sur les peuples et tribus d'Afrique de l'Ouest (régime matrimonial, organisation des villages, guerres tribales, commerce, monnaie, agriculture, parures et tenues vestimentaires, langues, richesses etc.) ; détails de la vie quotidienne des marins ; pratique parfois douteuse des « palabres » (procès) faisant intervenir représentants Américains et Rois Africains, par lesquelles, sous prétexte de régler des conflits locaux ou de punir les coupables de meurtres, s'exerce en fait une stratégie de conquête territoriale au détriment des potentats africains. Les rapports entre colons et missionnaires, jugés trop indépendants par les Sociétés Coloniales, sont également décrits.

Sophie JORRAND

A New Voyage de Lionel Wafer : de la colonisation à une hétérologie méso-américaine ?

A New Voyage to the Isthmus of America relate l'expérience authentique et personnelle d'un chirurgien anglais, Lionel Wafer, séjournant chez les Indiens de Méso-Amérique en 1681. Expérience vitale, certes, mais il choisit de parler de ceux qui l'ont recueilli, puis accueilli, et qu'il a estimés, voire admirés, plutôt que de lui-même. Récit de voyage et d'exploration, mais aussi, et surtout, récit de rencontre, par-delà la différence des cultures, ou peut-être grâce à elle. Si les récits de séjour chez les Indiens ne sont pas nouveaux – Jean de Léry apparaît à cet égard comme un précurseur, au XVI^e siècle, avec son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, ou encore les auteurs nord-américains de « récits d'épreuves » au XVII^e –, le point de vue de Wafer et la représentation qu'il donne de son expérience semblent en revanche beaucoup plus novateurs. Le cadre de ses aventures est l'isthme de Panama, zone géostratégique cruciale où transitent les richesses des colonies espagnoles, attirant les flibustiers anglais, tels William Dampier.

L'expérience de Wafer présentant un double caractère (l'exploration en compagnie d'Européens, l'action ; la rencontre avec les Indiens, la description), son œuvre fait donc alterner deux modes, narratif et descriptif, de manière inégale, modes sur lesquels nous nous pencherons tout d'abord. Deux aspects thématiques illustrant la relation de Wafer à cet Autre qu'est l'Indien seront ensuite étudiés : la pratique de la médecine, et l'organisation sociale et familiale. Enfin, la typologie de la relation à autrui viendra clore cette étude ; l'œuvre est, en ouverture, placée sous les auspices de la colonisation, mais qu'en est-il réellement ? Un changement d'optique ne transparaît-il pas au fil du texte lui-même ?

François DUBAN

Les Hispaniques de Los Angeles : le Rêve américain facteur d'interculturalité ?

Los Angeles, qui préfigure les grandes mégapoles multiculturelles du XXI^e siècle, abrite la plus grosse concentration d'Hispaniques des États-Unis, aux origines et au passé complexes. L'histoire de la ville est lourde des émeutes (1943, 1992) et des tensions raciales que les guerres des gangs entretiennent jusqu'à nos jours et qui laissent deviner au-delà des positions pluralistes officielles, les difficultés, voire l'inanité d'une politique assimilationniste. Dans une ville compartimentée par ses autoroutes urbaines, entre ghettos ouverts et communautés fermées, la cohésion sociale de façade s'arc-boute sur l'héritage institutionnel des Pères fondateurs. Reste que le Rêve américain, ou ses multiples avatars, continuent de hanter les aspirations des uns et des autres et de fait, certaines réussites exemplaires en montrent la réalité. La formidable capacité des États-Unis à absorber les talents reste intacte mais l'intégration par la réussite individuelle n'est-elle pas déjà l'effacement d'une culture d'origine, qui est elle communautaire ? Il convient alors d'analyser les ingrédients du Rêve américain abouti pour les Hispaniques qui ont réussi, tout comme les résistances des immigrants moins chanceux : après les derniers feux du *movimiento* chicano dont les leaders professent dans les universités, entre business de la nostalgie et assimilation forcée, entre matraquage commercial des media en langue espagnole et connivences des conservateurs catholiques et protestants, l'interculturalité se glisse au-delà du simple pluralisme officiel, entre individus partageant les mêmes aspirations. Le *spanglish*, entre anglais et espagnol, pourrait être le symbole de l'émergence d'une culture hybride aux États-Unis, dont le fondement reste le Rêve américain.

Christine PIC-GILLARD

Couleur cubaine : intégration, ségrégation, assimilation des Noirs à Cuba

Au moment de la première guerre de libération en 1868 la question de la participation des Noirs à la construction de la nation cubaine a été tranchée. En effet, le planteur colon Luis de Céspedes affranchit ses esclaves noirs qui entrent dans la lutte révolutionnaire d'indépendance à ses côtés. C'est une façon de répondre à la question alors posée de savoir si le Noir est cubain. La guerre est perdue,

Cuba reste une colonie espagnole pour encore trente ans, l'esclavage n'est pas aboli même si le trafic est interdit. Le nombre d'affranchis devient très important et lors de la deuxième guerre de libération (1895-1898), non seulement ils forment la base des combattants mais un de ses héros est un mulâtre. Le penseur et leader de cette deuxième guerre, José Martí, a basé cette lutte sur l'union de tous les Cubains, noirs ou blancs. Il affirmait qu'il n'y a ni noirs ni blancs mais des Cubains, exploités ou possédants. Pourtant les Etats-Unis, en prenant le contrôle politique, économique et culturel de Cuba libérée de la tutelle espagnole, s'empressent de renvoyer les soldats noirs de l'armée de libération et instaurent une ségrégation raciale non officielle à l'image de la société états-unienne de l'époque. C'est pendant l'occupation nord-américaine, dans les années trente, que le poète mulâtre Nicolas Guillén affirme qu'il n'existe à Cuba qu'une seule couleur, la couleur cubaine. La troisième guerre de libération, la Révolution de 1959, reprend ce fondement de la construction identitaire nationale : « Nous sommes un » déclare Fidel Castro. Le Noir disparaît alors du paysage social et culturel en tant que minorité à part.

Elsa CAPRON

De l'exclusion calculée d'une minorité peu rentable à la tentation de son intégration : groupes dominants et femmes esclaves à Cuba au XIX^e siècle

Dans leur écrasante majorité, les propriétaires d'esclaves à Cuba s'opposèrent à l'introduction de femmes africaines en particulier à partir des années 1790, lorsque démarra le développement intensif de l'économie de plantation dans l'île, sous l'impulsion conjuguée de la liberté du commerce d'esclaves accordée en 1789 et de l'effondrement de la grande colonie sucrière française d'Haïti avec la révolution des esclaves en 1791.

Ce rejet de la présence féminine esclave de la part des secteurs dominants de la société cubaine – ceux-ci étant, d'une part, les négriers, qui décidaient de la composition de leurs cargaisons, et, d'autre part, les planteurs, qui réunissaient dans leurs propriétés agraires l'immense majorité des esclaves de l'île – se fondait essentiellement sur des considérations financières et politiques mais certaines raisons d'ordre moral et religieux ne manquaient pas d'être invoquées. Alors que les suggestions et injonctions royales visaient une meilleure répartition sexuelle des esclaves cubains – certes pas toujours dans un but foncièrement humanitaire – la position créole passa systématiquement outre jusqu'à ce que la conjoncture, à la fois extérieure et intérieure, remette fortement en cause ses choix démographiques en matière d'approvisionnement esclave.

C'est en effet autour des années 1840 que l'évolution des enjeux pour les tenants et les bénéficiaires de l'institution esclavagiste marque une rupture dans le rapport qu'ils avaient auparavant établi avec la catégorie féminine des esclaves. Celle-ci devenant source de profits multiples et variés, au plan individuel – dans l'intérêt bien compris de chaque planteur – mais aussi général – dans le cadre de projets pour une société créole – d'aucuns, et non des moindres, chercheront à intégrer cet élément qu'ils s'étaient longtemps attachés à exclure du paysage colonial.

Jean-Pierre TARDIEU

Les communautés noires colombiennes : de la révolte à l'affirmation civique

Dans le Nouveau Royaume de Grenade, la Colombie actuelle, la ruée vers l'or du XVI^e siècle explique la forte densité d'« afro-descendants » dans les bassins des fleuves Magdalena, Cauca et surtout, à l'Ouest, dans les terres du Chocó. Le problème du ravitaillement amena les propriétaires des mines à laisser à leurs esclaves trois jours par semaine afin d'assurer leur subsistance et même procéder à l'orpaillage pour leur propre compte, ce qui facilita rapidement leur accession à la liberté et leur revendication du « jus soli ». Ainsi se fortifièrent des communautés noires que les compagnies minières états-uniennes du XX^e siècle n'hésitaient pas à déloger, prétextant de l'absence de titres de propriétés.

Dans l'arrière-pays du littoral atlantique, les esclaves des haciendas mirent à profit leur connaissance du milieu tropical pour former des communautés marronnes, les « palenques » qui offrirent une

résistance acharnée à la répression. Au XVIII^e siècle, le pouvoir se vit obligé de composer avec celui de San Basilio, où se forma une identité « palenquera » qui subsiste jusqu'à nos jours.

A vrai dire, l'abolition de l'esclavage en 1851 n'apporta guère de changement dans la condition des noirs libres. Il fallut attendre l'influence des mouvements anti-ségrégationnistes nés aux EEUU et l'indépendance des pays d'Afrique noire pour que les communautés noires de Colombie passent de la prise de conscience à la revendication. Cela aboutit en 1993 à la proclamation de la « loi 70 » qui modifia la constitution afin de protéger l'identité culturelle et les droits des afro-colombiens, comme ceux des indigènes.

La résistance passive, voire active avec l'implantation dans le Chocó du palmier à huile par des compagnies nord-américaines, freina l'application de cette législation et des décrets consécutifs, ce qui suscite actuellement de nouvelles exigences en faveur des « acciones afirmativas ». Mais certains dirigeants afro-colombiens, comme l'écrivain Manuel Zapata Olivella, en profitent pour aller au-delà en revendiquant la citoyenneté planétaire.

Lydie GRONDIN

Vision du Noir en Colombie à travers les œuvres de Juan et Manuel Zapata Olivella

Comment le Noir est-il perçu par la société colombienne et plus précisément par la communauté blanche ? Au cours de mon intervention, je tâcherai de montrer que le Blanc considère le Noir comme un être inférieur, un sous-homme, un animal... et que c'est précisément cette vision qui détermine le traitement qu'il lui inflige : traitement marqué par la discrimination, l'humiliation, le mépris, l'exploitation, la malveillance et toutes les autres formes de violence...

Je parlerai également de la vision que le Noir a de lui-même.

Karen LOPEZ HERNANDEZ

Quand l'intégration prépare l'exclusion. L'intégration Wayuu dans la société colombienne

Depuis l'époque de la conquête et de la colonisation les Wayuu sont en contact avec la société occidentale (société colombienne et vénézuélienne). Ce contact culturel entre les deux sociétés se fait selon les besoins et les attentes de chacune et leur satisfaction respective est un moteur des interactions. Cependant il y a aussi une relation de pouvoir car chaque culture cherche à imposer ses schémas ou à sauvegarder son mode de vie au contact de l'autre. On prendra pour exemple le projet éducatif national, réputé d'intégration, dans le territoire Wayuu où chaque école porte « le projet civilisateur ». Comment expliquer alors que les stéréotypes que les métis ont construit sur les Wayuu mettent en évidence que ceux-ci sont exclus malgré l'intégration supposée ?

Didier VITRY

Résistances et capitulations à la veille de l'élection présidentielle du 15 octobre 2006 en Equateur. Partis politiques indiens et organisations indiennes

Pour la première fois depuis sa création en 1996, le mouvement *Pachakutik-Nuevo País*, branche politique de la CONAIE (*Confederación de Nacionalidades Indígenas del Ecuador*), principale organisation indienne en Equateur, présente un candidat indépendant aux élections présidentielles du 15 octobre 2006. Jusqu'à cette date, le mouvement avait noué des alliances avec les partis traditionnels, comme lors de l'élection présidentielle de 2002 qui a permis la victoire de Lucio Gutiérrez et la nomination de deux Indiens à des postes de ministres. En 2006, la candidature de Luis Macas, un des leaders historiques de la CONAIE, ne s'est pas faite à l'unanimité au sein de *Pachakutik-Nuevo País*, mais plutôt au milieu de polémiques et de controverses internes. En effet, on a reproché à Luis Macas de s'être imposé candidat sans le soutien de la majorité des sections locales du mouvement. Cette candidature montre bien une tendance, minoritaire selon les critiques, de se

démarrer des partis politiques traditionnels et de s'affirmer de plus en plus comme parti indien. L'idée de départ de ce mouvement, qui se voulait multiculturel et pluriethnique, était de proposer une alternative à la pratique traditionnelle de la politique, en se donnant une nouvelle ligne de conduite, dictée par de « nouveaux commandements » : en *kichwa*, « *ama shua, ama llulla, ama killa (no robar, no mentir, no ser ocioso)* ». Il semble que, dix ans après, l'application de ces principes soit très difficile et que le mouvement soit tombé régulièrement au cours de son histoire dans les mêmes travers qu'il avait dénoncés initialement : opportunisme, trahisons, alliances « contre-nature »... Il faut dire que depuis la participation de *Pachakutik* et de la CONAIE au coup d'Etat du 21 janvier 2000 et après l'expérience désastreuse du « Gutierrisme », l'action politique des Indiens n'a pas cessé d'être discréditée. Il n'est pas étonnant que, dans ce contexte, Luis Macas n'ait obtenu que 2,19 % des voix et qu'il n'ait pas eu le soutien de la majorité de la population indienne. Cette dernière a reporté et éparpillé ses voix sur des partis avec lesquels un grand nombre de sections de *Pachakutik* voulait faire alliance et avec lesquels des organisations concurrentes telles que la FENOCIN (*Federación Nacional de Organizaciones Campesinas, Indígenas y Negras*) ou la FEINE (*Federación Ecuatoriana de Indios Evangélicos del Ecuador*) et son mouvement politique *Amauta Jatari* qui signifie en espagnol « *Sabio Despertar* », n'ont pas hésité à faire alliance. Le vote indien, dans l'élection présidentielle de 2006, n'est donc pas absent, il est invisible ou camouflé.

María Soledad PEREZ LOPEZ

Les langues indigènes du Mexique et leur enseignement

Monsieur Auroux, dans son livre, *La révolution technologique de la grammatisation* (Auroux : 1994), parle de la contribution des langues amérindiennes au développement des études des langues en Europe car elles sont venues élargir l'inventaire des structures linguistiques, grâce au travail des évangélistes et des voyageurs, et par là même ont relancé les questionnements sur les origines des langues. A l'heure actuelle, que sont devenues ces langues qui ont contribué au développement de la notion de l'arbitrarité en linguistique ?

Juan MELEAN

L'intégration de la population noire au Venezuela

La population noire au Venezuela, comme celle d'Amérique latine, est originaire d'Afrique. Elle s'est installée, pour la majorité d'entre elle, le long des côtes et dans les lieux où les colonisateurs, les propriétaires terriens pratiquaient les cultures de canne à sucre, de café ou du cacao.

C'est une population sédentaire qui s'est établie avec sa culture musicale, ses habitudes alimentaires, architecturales, économiques, sociales et religieuses et ses propres critères d'organisation.

Cette population noire a dû cohabiter avec les blancs, les indigènes pour créer un métissage de culture. Mais jusqu'où ce métissage a-t-il été réel ? Certes, la population vénézuélienne est aujourd'hui le fruit d'un métissage ethnique, mais il est difficile de croire à un véritable métissage culturel, dans la mesure où la population d'origine était formée d'esclaves noirs sédentaires, d'indigènes nomades et malades, parce que maltraités par les colonisateurs ou par les maladies que ces derniers leur avaient transmises, ainsi que de blancs européens, des soldats de l'armée, qui étaient en Espagne des délinquants, pour lesquels les valeurs humaines, le respect de l'autre étaient inexistantes.

Et en effet, cette population noire a vécu jusqu'à nos jours en marge de la société dans des zones reculées et inhospitalières de la côte et des montagnes, sans intégration au système scolaire, sans soins médicaux. Les descendants d'esclaves ont toujours travaillé dans des emplois saisonniers, comme ouvriers agricoles dans la brousse, dans les champs de canne, de café ou de cacao.

Aujourd'hui le gouvernement de Chavez à travers le programme des missions : negra Hipolite et Zamora, a mis en place un programme de protection sociale, de réorganisation (ou redistribution des terres inutilisées), une organisation politique avec des conseils communaux dans les quartiers défavorisés de Caracas, où vit la population noire venant des zones côtières (Catia, Petare, San Agustín),

des assemblées populaires, des référendums concernant la vie locale et régionale. Ces réformes ne permettent pas seulement de voter ou d'organiser des élections mais surtout offrent la possibilité à cette population marginalisée de se sentir reconnue et d'avoir enfin les mêmes droits que ceux qui existent pour le reste de la population vénézuélienne. De plus, leur culture, notamment leur musique et leurs danses, est enfin valorisée et reconnue comme partie intégrante du folklore vénézuélien.

Annick TRANVAUX

**Los Sangleyes, entre méfiance et réalisme économique :
les Chinois aux Philippines espagnoles (1565-1898)**

Acteurs essentiels dans les échanges commerciaux entre l'archipel et les pays voisins de l'Asie avant l'arrivée des Espagnols, les Chinois continueront de jouer, pendant la période hispanique, un rôle fondamental dans la vie économique des Philippines, aussi bien dans le commerce local des îles que dans le trafic intercontinental du *Galeón de Manila*. Incontournables intermédiaires dans le commerce des produits de Chine et d'Orient, indispensables à la vie locale, les Chinois sont cependant perçus comme l'une des menaces les plus constantes pesant sur la présence espagnole aux Philippines, depuis l'attaque massive du pirate Li-Ma-Hong contre Manille dès 1574, en passant par différents soulèvements de la communauté chinoise de l'archipel. Entre vigilance nécessaire et réalisme économique, la politique adoptée par les autorités espagnoles à l'égard de cette population oscillera entre incitations à l'immigration et mesures préventives, répressions, expulsions collectives, les mesures discriminatoires étant elles-mêmes génératrices de révoltes.

Izaquiel BATISTA DE SOUZA

Les Angolares : une minorité africaine à São Tomé et Príncipe

Les Angolares constituent une ethnie authentiquement africaine, installée depuis près de 500 ans sur une île créole d'une ancienne colonie portugaise appelée les îles de São Tomé et Príncipe. La particularité de ce peuple est qu'il n'a jamais été en esclavage. Ces Noirs échappés des navires négriers, sont à l'origine de la polémique concernant les origines du peuplement de ces îles. Leur présence dans ces îles n'est connue que par leur insurrection. La conséquence de leurs multiples soulèvements à l'âge d'or de la production sucrière sera de contraindre les planteurs de quitter São Tomé et Príncipe, pour s'installer au Brésil. Cette partie de la population est restée en marge de la société, refusant toute participation à la vie économique et politique et ce, jusqu'à aujourd'hui, leur donnant un caractère exceptionnel.

Anny GARCIA

**Regard d'un voyageur espagnol du début du XIXe siècle sur les Berbères
du Haut Atlas marocain**

Les Berbères, qui se sont certes illustrés par le passé, ne constituent plus, depuis plusieurs siècles, qu'une communauté linguistique, communauté importante – car de près de vingt millions d'individus – mais dispersée sur d'immenses territoires et, de ce fait, minoritaire partout et donc sans réel pouvoir politique.

Les études sur les Berbères, et plus particulièrement sur la langue, ont connu leur essor à partir de la fin du XIX^e siècle. Comme il s'agit d'une culture qui n'a laissé que très peu de traces écrites – et encore le sont-elles en caractères arabes –, les témoignages des voyageurs, quant à l'histoire et à la langue, se sont très vite avérés précieux.

Notre propos est précisément de rapporter les observations laissées par l'un de ces voyageurs qui a été en contact avec les Berbères du Haut Atlas au tout début du XIX^e siècle, qui les perçoit, en effet,

comme une « nation à part » et dont la langue – qu’il constate contaminée par l’arabe et qu’il croit, à tort, vouée à la disparition – lui paraît tout à fait digne d’intérêt.

Bernard CHAMPION

**La « foi du souvenir », un modèle de la recherche identitaire en milieu créole ?
A propos de « La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes » de Nathan Wachtel**

Philippe BESSIERE

La temporalité de la diaspora

Comment se fait-il que comme le dit le poète cubain cité dans le film de Sheila Walker « Sans nous connaître, nous nous reconnaitrons ! » ? Cette question nous invite à explorer la complexité des temps vécus et la façon dont ils peuvent se construire. Le temps originaire construit au fil des générations reste précaire et problématique pour ceux qui sont issus de la traite esclavagiste. Le temps social ne s’accorde pas facilement, il peut même être discordant voire clivé. Il est fréquent de rencontrer des pathologies du temps faites de dénis, de désinvestissements (le fameux « pa la ek sa ! »), de réminiscences, d’absence de projections... Pour retrouver la maîtrise du temps, tous les acteurs disent l’importance des racines familiales et de la connaissance de leur histoire. Tous disent aussi l’importance du rythme et de la musique qui est la trace effective permettant de se replonger dans le trouble du passé en le symbolisant. Tous ont élaboré des styles temporels complexes leur permettant de déjouer tous les pièges du temps. C’est cette expérience que nous reconnaissons dans des pays et des langues différents des nôtres et qui nous donne envie de mieux nous connaître.



Comité scientifique et d’organisation

- Jean-Pierre TARDIEU
- Sophie GEOFFROY
- Claude FERAL
- Karen LOPEZ

Partenaires

- Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
- ORACLE
- Mairie du Tampon
- Association Niama
- Association Miguel Agustin
- Association Femmes Solid’Air
- Académie des Arts et des Lettres
- Rasine Kaf – Le Cran

Contacts

jean-pierre.tardieu@univ-reunion.fr

miguelagustin@youyoupana.com

